

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 34 (1889)
Heft: 1

Nachruf: Le baron Alexandre de Jomini
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tient un titre XII, composé d'un seul paragraphe rédigé comme suit :

« La présente Instruction pour les états-majors des corps de troupes combinés est basée sur l'organisation militaire actuellement en vigueur.

» Si le besoin se fait sentir de former des *corps d'armée* en réunissant deux ou plusieurs divisions sous un même commandement, le général a la faculté d'ordonner leur formation dès qu'il le jugera opportun et de les organiser comme il l'entendra.

» En constituant le personnel des différents états-majors, ainsi que dans le service d'instruction, il y a lieu de tenir compte dès maintenant de la possibilité d'une telle formation. »

Ainsi se trouve tranchée une des questions le plus importantes qui aient été discutées en vue de l'élaboration de l'Instruction du 4 juin 1888.



† Le baron Alexandre de Jomini.

Le 5/17 décembre 1888 est décédé à St-Pétersbourg, après une courte maladie, le baron de Jomini, Alexandre, premier conseiller au ministère impérial des affaires étrangères et, dit le *Nord*, « l'un des membres les plus éminents de la diplomatie russe. »

Second fils du célèbre stratéliste payernois, le baron Alexandre de Jomini était né à St-Pétersbourg en 1817. Il fit ses études au pensionnat Gournaud, puis à l'Académie de Lausanne et à l'Université de Berlin, tout en étant incorporé, dès 1829, dans le corps des pages par ordre de l'empereur. Déjà dans ses premières classes il montra une vive intelligence et une remarquable sagacité. La branche ne tombe pas loin du tronc, et de plus son père lui servait de précieux guide.

L'entrée du jeune Jomini aux affaires, qui date de 1835, fut signalée par un incident aussi curieux qu'instructif et qu'on nous permettra de rappeler ici, vu son intérêt spécial.

Le corps des pages, essentiellement militaire quant à son instruction, fournissait des recrues à tous les ministères, ce qui donnait parfois de bizarres renforts aux bureaux civils. Le général Jomini, dans un projet de réorganisation du corps des cadets et autres écoles, avait vainement proposé de réformer ce cercle vicieux ; ses idées longuement discutées de 1826 à 1829 n'avaient pas été admises.

Son fils Alexandre ayant montré plus de penchant pour la politique que pour la stratégie — deux sœurs cependant, comme on sait, — il lui fit étudier le droit¹ et les lettres, et c'est pour cela qu'il l'en-

¹ Son frère aîné était entré dans l'armée ; il y devint colonel de la garde.

voya à Lausanne d'abord (où il eut entr'autres pour condisciple M. Briatte, ancien président du Conseil des Etats), puis à Berlin, où il eut le privilège de suivre les cours de Saviguy et de fréquenter la maison d'Ancillon. Revenu en Russie en 1835, il s'agissait de passer les examens d'entrée aux Affaires étrangères, alors dirigées par le comte de Nesselrode.

Mais ce ministère n'avait d'autres comités d'experts que ceux du corps des pages, tous militaires, et le rigide ministre de la guerre d'alors, général Czernicheff, n'entendait pas plaisanterie à l'endroit de ses compétences.

Après de longs pourparlers entre les deux ministres, en face de deux règlements contradictoires, l'empereur trancha la question précisément dans le sens des propositions du général Jomini 4 ou 5 ans auparavant.

Le jeune étudiant de Lausanne et de Berlin et son collègue Rotopshin furent admis à subir à la fois des examens militaires et civils, soit de sortie des pages et d'entrée au Ministère.

Les examens civils n'étaient pas une difficulté pour Alexandre Jomini après ses études classiques à l'étranger. Quant aux examens militaires c'était autre chose. Il n'en avait pas la première notion, et il n'avait devant lui que peu de temps pour s'y préparer, environ six semaines pour apprendre la tâche de six ans.

Avec l'aide de son père, il réussit néanmoins à faire ce tour de force.

Le capitaine Ortenberg fut chargé de donner les notions nécessaires d'artillerie. Le général Jomini se chargea du reste, et voici comme, d'après ses *Souvenirs inédits* :

« Pour la stratégie et la tactique je n'étais pas embarrassé. Au lieu de suivre la marche ordinaire commençant par les détails, je pris la marche opposée.

Par exemple pour le génie qui n'était pas ma spécialité, je pus faire un miracle à l'aide de l'excellent manuel du colonel Imbert ; mais au lieu de commencer par les gabions et les sappes, j'expliquai que le génie consistait :

- 1° à mettre un point donné à l'abri des attaques de l'ennemi ;
- 2° ou à attaquer une ville ennemie bien fortifiée.

Partant de là, pour fortifier une ville ou un camp il fallait des remparts à l'abri du canon, un fossé pour empêcher d'arriver à ces remparts, un glacis pour cacher la maçonnerie et l'abriter, enfin un tracé de nature à empêcher les batteries ennemies d'enfiler le prolongement des fossés et des remparts.

Ces bases posées, tout le système de Vauban est facile à concevoir pour un esprit intelligent.

Procédant à l'analyse de l'attaque par le même système, on explique facilement les causes des approches par des tranchées en zig-

zags qui empêchent l'artillerie de la place d'enfiler ces tranchées. On comprend le but des parallèles pour le placement des batteries, les places d'armes, etc.

Prenant ainsi l'instruction par le sommet, un esprit lucide et un jugement sain et prompt en obtient d'étonnants résultats.

Sans doute cela ne suffit pas pour former en six semaines un bon ingénieur; mais pour donner une notion juste de la construction, de la défense, de l'attaque des places et du rôle que les ouvrages avancés peuvent jouer dans les sièges, c'est suffisant.

Nous en acquîmes la preuve à l'examen de mon fils. Il avait à redouter la malveillance du colonel du génie, professeur du corps des pages qui, disait-on, était formalisé que je ne l'eusse pas chargé de la préparation du jeune homme, et plus disposé à l'embarrasser qu'à le protéger.

Le programme des examens était, comme les pages, divisé en deux classes.

Alexandre n'ayant pas été au corps n'était que de la II^e classe et devait être examiné en conséquence. Le colonel, par inadvertance ou malveillance, lui adressa une question du degré supérieur. Mais mon fils, loin d'être déconcerté, lui répondit hardiment :

« Je suis surpris, Monsieur le colonel, que vous me fassiez cette question qui appartient aux pages de première classe. Mais, c'est égal, je vais y répondre, » et il le fit avec un succès qui étonna tout le comité. Il eut le maximum des balles sur tous les sujets à part l'artillerie.

L'examen ayant surpassé toute notre attente, l'Empereur ayant décidé l'admission du jeune homme au Département des affaires étrangères, je l'annonçai au comte de Nesselrode qui en témoigna beaucoup d'humeur. C'était dans une soirée, et il me dit : « vous avez eu grand tort, que voulez-vous que j'en fasse ? nous avons si peu de places à donner à une foule de jeunes gens dont je ne sais que faire. »

Ce mauvais vouloir devint un bonheur : ne voulant pas employer Alexandre dans la Chancellerie, Nesselrode le donna au comte Laval qui était chargé de faire pour l'Empereur *le résumé quotidien ou hebdomadaire de tous les journaux français et anglais*.

Ce travail devant résumer l'état des affaires européennes et pouvant être rédigé avec plus ou moins de capacité, était par le fait la meilleure école pour un esprit intelligent, et Alexandre, après un an ou deux de pratique, s'en acquitta si bien qu'il donna à ce résumé une importance qu'il n'avait pas auparavant.

Dix ans après avoir fait fi de mon fils, M. de Nesselrode m'écrivait en m'invitant à dîner : « Venez dîner demain avec votre fils, je l'adore !! »

Ces détails puérils pour les indifférents, auront du moins quelque valeur pour mes petits-fils. »

Et pour d'autres encore, pouvons-nous ajouter.

Disons aussi qu'Alexandre Jomini réalisa toutes les espérances par les services qu'il rendit en parcourant tous les échelons du ministère des affaires étrangères. Aussi en 1856, après la paix, fut-il nommé premier conseiller privé et rédacteur à ce ministère. Plusieurs fois il remplit des fonctions spéciales, notamment en 1874 celles de premier délégué de la Russie au congrès de Bruxelles, convoqué dans le but de fixer les usages et principes généraux de la guerre, assemblée qui lui déféra elle-même l'honneur de la présider, puis en 1875 celles d'adjoint intérimaire remplaçant en outre le prince Gortchakof absent, et dans l'exercice desquelles il déploya une activité presque inconcevable, dit le *Nord*, sans que jamais l'excès du travail et des préoccupations altérât sa parfaite égalité d'esprit. L'année suivante, il accompagna l'Empereur Alexandre II en Crimée, puis en 1877 il suivit le chancelier à Bucharest; deux ans plus tard il fut une seconde fois appelé à gérer le ministère en l'absence du prince Gortchakof et de M. de Giers, et dès 1864, il avait reçu la mission de confiance de faire au défunt grand-duc héritier Nicolas Alexandrovitch un exposé de la marche politique du gouvernement russe depuis le règne de Catherine II, cours qu'il reprit deux ans plus tard devant S. M. l'Empereur actuellement régnant. Promu en 1875 au rang de conseiller privé actuel, le baron de Jomini fut bientôt après décoré de l'ordre de Saint-Vladimir de première classe et reçut en 1881 les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky en récompense de ses vingt-cinq années de collaboration avec le prince Gortchakof. Mais l'apothéose de sa carrière devait être, le 5 décembre 1885, cette inoubliable journée du jubilé de cinquante ans de service du baron, où le Tsar lui témoigna si solennellement son auguste estime et satisfaction, où ses collègues ministériels rivalisèrent de zèle pour lui prouver leur reconnaissance et leur affection, où des centaines de personnes, appartenant à tous les milieux de la société pétersbourgeoise, vinrent lui rendre un hommage aussi empressé que sincère, lui exprimer des sentiments de profonde sympathie, dont il ne devait pas tarder à recevoir une nouvelle preuve quand la cruelle destinée vint bientôt après le séparer d'une épouse bonne et dévouée (fille de l'ancien écuyer de l'Empereur, M. Youschkoff), aux côtés de laquelle M. de Jomini avait vu s'écouler, je crois, près d'un demi-siècle de son existence.

« Le baron méritait effectivement, disent entre autres les *Novosti*, et non seulement en vertu du titre de sa charge, d'être considéré comme le « premier conseiller » de notre ministère des affaires étrangères, et il se guidait toujours dans ses conseils sur le principe qu'à notre époque la puissance d'un empire se mesure d'après son bien-être économique, social et politique. Paix donc aux cendres de l'homme d'Etat intègre, éclairé et infatigable ! »

» Le baron de Jomini n'avait que des amis, dit encore le *Nord*, et des amis qu'il traitait en vrais amis, préférant les recevoir à toute heure dans son cabinet de travail, en interrompant une dépêche ou une circulaire ministérielle commencée, plutôt que de les faire attendre ou revenir. Sa carrière officielle avait été parcourue d'une manière si loyale, si exempte de reproches, basée toujours sur le travail et sur des capacités supérieures et jamais sur l'intrigue, qu'elle ne donnait même pas prise à l'envie, qui s'acharne généralement sur tout homme en haute situation, et le défunt n'avait pas de jaloux ; son unique ambition, consistant à servir utilement la Russie, ne portait ombrage à personne, mais était au contraire reconnue, vénérée de tout le monde.

» Collaborateur éclairé et infatigable de trois ministres successifs, qui durent énormément à son précieux concours, le baron de Jomini occasionne en mourant une perte des plus sensibles pour le cabinet impérial, dont on se plaisait parfois à dire qu'il était la vivante archive et une archive constamment prête à s'ouvrir au premier appel, à venir en aide aux mémoires défaillantes, à résoudre n'importe quel problème diplomatique avec une rare perspicacité. Mais ce qui embellissait encore davantage le rayonnement de sa haute intelligence, c'était la parfaite aménité, la modestie, le naturel enfin qu'il mettait à la manifester, vous débitant comme des choses toutes simples tels ensembles de considérations qu'on aurait pu envoyer tout droit, sans la moindre correction, à l'imprimerie.

» Et quelle indulgence vraiment paternelle, quelle inaltérable bonté ne déployait-il pas à l'égard de ses subordonnés, accomplissant parfois leur besogne pour n'avoir pas à leur reprocher de l'avoir mal comprise ou pour leur laisser à première demande un peu de ce loisir qu'il se refusait à lui-même ! Aussi était-il adoré par tout le personnel du ministère, depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux moindres scribes, jusqu'aux simples courriers.

» Mais il ne l'était pas moins de la société pétersbourgeoise, qui voyait dans le baron de Jomini un de ses plus brillants représentants, qui aimait sincèrement son profil si fin de diplomate de la vieille, de la grande école, sa verve de causeur sans rival, sa franche gaité et le charme de sa conversation, qui savait être pittoresque, fine et spirituelle sans jamais blesser personne. Et je dois dire en passant que le baron rendait à cette société ce qu'il en recevait, car il aimait sincèrement à fréquenter les nombreux cercles du *high-life*, où l'attendait toujours un accueil si sympathique, si cordial.

» Enfin, la réputation de son éminent esprit, de son beau caractère, de son excellent cœur et de son irréprochable conscience du devoir était si universellement et solidement établie, qu'elle le mettait à l'abri même des attaques de la presse, et s'il arrivait à un journal de discuter les vues du baron de Jomini, de les combattre en

émettant des avis contraires, on s'abstenait dans semblable cas de donner aux réfutations un caractère personnel, on laissait toujours l'homme privé en dehors des controverses soulevées par les idées du diplomate ou du publiciste. N'oublions pas, en effet, que cette dernière qualité n'était pas une des moins remarquables du baron de Jomini, et ses *Etudes diplomatiques*, si hautement appréciées, sur la guerre de Crimée sont un monument littéraire qui perpétuera dignement le souvenir du défunt comme historien de grand talent, qui jette de vives lueurs sur la longue période politique pendant laquelle il a joué en Russie un rôle des plus importants, quoique souvent effacé par suite de son extrême modestie. »

Citons encore quelques lignes aussi touchantes que justes de Madame Adam dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} janvier :

« Cette quinzaine nous apporte la nouvelle de la mort du général comte Loris Mélikoff à Nice, et celle du baron de Jomini. Jamais contrastes plus grands ne sont apparus dans deux hommes que peuvent réunir un moment dans un dernier adieu les regrets de leurs amis. Le général Loris Mélikoff restera un inconnu pour ceux-là mêmes qui l'ont approché de plus près. Était-ce un homme de grande valeur que le pouvoir a un instant aveuglé, eût-il pu dans d'autres circonstances, jouer un plus grand rôle, et la tristesse de ses dernières années était-elle la conscience, la souffrance d'un incompris? Quelqu'un le sait-il? »

» Le baron de Jomini est autre. Tout était visible en lui; une valeur rare, un esprit pénétrant, une incomparable bonté, une harmonie incomparable des facultés. Si le sentiment du devoir, l'amour du travail, le dévouement à l'empire et à ses souverains dominaient en lui et lui ont donné la figure la plus sympathique et la plus honorée qui soit dans la carrière diplomatique depuis un demi-siècle, ses talents, pour ainsi dire secondaires, avaient fait de lui l'homme le plus charmant qui se puisse rencontrer. L'un de ses entretiens était un régal pour l'esprit le plus exigeant.

» Je me rappelle mes hésitations à Pétersbourg quand je m'interrogeais sur ce que j'admirais le plus dans le baron de sa hauteur de vues, de ses prévisions, de la logique et de l'enchaînement de ses idées, de sa merveilleuse mémoire ayant tout classé, tout trié et versant, avec une générosité et une abondance sans limite, le savoir à ses auditeurs. Le baron de Jomini avait fait à la *Nouvelle Revue* l'honneur d'y écrire des articles non signés, mais auxquels tous ceux qui l'avaient lu une fois avaient ajouté son nom, tant son style avait de clarté, de profondeur, de souplesse, de force et de grâce à la fois.

» On pourrait affirmer que, si le baron de Jomini était l'ami le plus enviable, il n'avait pas un ennemi. Sa bonne grâce était inaltérable, son dévouement n'avait point d'interruption. Nul ne sera regretté plus que lui, et sa sympathie quelquefois grondeuse mais toujours

inaltérable pour moi m'autorise à lui envoyer le suprême souvenir d'une haute affection. »



Chronique internationale.

L'année 1889, ressemblant peu sous ce rapport à ses devancières, s'ouvre avec toutes les perspectives d'une paix générale. A peine quelques fausses notes, bien timides et réservées, se font-elles entendre dans ce concert de concorde et d'harmonie internationales. De quelque côté que l'on tourne ses regards, discours officiels, déclarations ministérielles, adresses au trône, journaux politiques, tout est à la paix. Chaque puissance proteste de son désir sincère de ne pas troubler la tranquillité de l'Europe, et si les mots ne sont pas un vain bruit, l'année 1889, ce centenaire mémorable de la révolution, s'écoulera sans que la poudre ait parlé, sans que les sabres soient sortis du fourreau. Il ne faut point trop s'y fier cependant; en politique l'imprévu joue un grand rôle, et tant que les armements continueront dans les proportions actuelles, les rois et les ministres auront beau déclarer agir dans l'intérêt de la tranquillité générale et ne vouloir que sauvegarder le repos de l'Europe, les peuples seront en droit de se regarder avec méfiance. et la certitude de la paix restera plus apparente que réelle.

Il y a toutefois mieux que des paroles pour augurer favorablement de la période à venir. On constate premièrement que les actes du jeune et nouveau souverain d'Allemagne n'ont point été jusqu'ici en accord avec les intentions que certaine presse lui prêtait alors qu'il n'était que prince impérial ou qu'il venait de monter sur le trône de ses pères. Sans doute, il est soldat, avant tout, se préoccupant avec activité, avec amour des choses de l'armée; il la renouvelle en en éliminant les éléments âgés qui lui paraissent avoir fait leur temps et les remplaçant par des éléments plus jeunes; il la surveille, en suit les développements, en constate les progrès par des revues continuelles, des exercices dont il prend en personne le commandement; l'armée de mer a de même sa sollicitude, peut-être sa prédilection; il cherche à en augmenter les ressources en matériel comme en hommes par tous les moyens possibles, et la politique coloniale prend sous son règne une extension qu'elle ne connaissait pas encore.

Mais il y a loin de tout ceci aux intentions qui lui étaient prêtées dans les premiers temps de son avènement, et si à cette époque certains de ces discours ont pu jeter l'alarme chez une presse représentante de l'opinion publique craintive et surexcitée, l'émotion n'a pas été de longue durée; les expressions belliqueuses relevées dans la bouche du prince n'ont pas tardé à être considérées plutôt comme les erreurs d'un orateur encore insuffisamment au courant des exi-